
Hommages à notre ami Georges Menne. Professeur, Publiciste et Conférencier, Philanthrope et Pacifiste.

Numéro d'inventaire : 1979.12295

Type de document : article

Éditeur : Le Courrier de Marseille (29 rue du Coq, Marseille Marseille)

Date de création : 1960

Inscriptions :

- gravure : photos n&b

Mesures : hauteur : 500 mm ; largeur : 320 mm

Notes : Numéro spécial du Courrier de Marseille avec un recueil d'hommages rendu à Georges Menne, professeur de Littérature française, à l'occasion de son départ à la retraite.

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

ill.

Le Courrier de Marseille

Organe d'Union Républicaine et Démocratique
Périodique N° 14 31 mars 1960

Hommages à notre ami Georges MENNE
Professeur - Publiciste et Conférencier, Philanthrope et Pacifiste

A l'occasion de la retraite universitaire de M. Georges Menne, si apprécié à Marseille, comme Professeur de Littérature française, Philosophe spiritualiste, Régionaliste fervent, Publiciste érudit et Conférencier de grande classe, ses disciples, ses collègues, ses amis de tous horizons, ont tenu à lui manifester leurs chaudes sympathies et haute estime, disons : une profonde admiration.

Ils l'ont fait, à deux reprises, chaque fois avec une unanimité touchante, d'abord au Collège Victor-Hugo (avant la dernière distribution de prix officielle du professeur) — ensuite au Café Noailles, dans la salle de conférences où, ces sept dernières années, l'orateur a connu les succès les plus flatteurs pour d'originales et captivantes études.

— de très flatteurs amis de Personnalités de premier plan ; — le refus, enfin, de postes généralement enviés, du fait de la vocation universitaire. Mais on n'est pas ainsi sans connaître l'envie ornée de bien des jalousies ? Cela devait l'isoler Georges Menne irès philosophe, avec un dédain acourant et lorsqu'il arriva à Victor-Hugo : grand et massif comme un flamand de Rubens, mais barbu comme Socrate, quelque peu hirsute, mais plein de sagesse et de bonté, tous furent frappés de ce double fait que sachant écouter et se faire, le nouveau collègue dispensait avec une rare simplicité à ceux qui avaient mérité sa confiance — de riches connaissances — « étonnamment variées — et de véritables trésors d'expérience humaine ».

ne vais pas reprendre ces propos... extrêmes ! Cependant, devant à toute force mettre une phrase épigrammatique en tête de mon propos véhéral, il me semble que je puis aller chercher un xviii^e siècle, chez Madame d'Houdetot, l'amie de J.-J. Rousseau ?

littéraires... Et je me disais que Joubert avait eu bien raison de noter que : lorsque le fourreau est mince c'est que la lame est fine ! Mon cher Doyen, je dois beaucoup se soir, à votre indulgente finesse ; soyez assuré de ma durable affection.

I. - Au Collège Victor-Hugo

Le mercredi soir 24 juin 1959, à 17 heures, le conseil d'administration près au complet (ce qui est difficile à réaliser) de l'établissement était réuni sous la présidence de M. Gastaud, Professeur-Ingénieur et Principal, à l'occasion de la retraite de MM. Jobey et Menne, à la veille d'assister à leur dernière distribution de prix.

Ils excellent à mettre chacun dans son groupe, à rendre compte des déterminismes internes... à bien apercevoir le réseau des relations intelligibles de tous leurs précieux associés. C'est ainsi que le Principal de Victor-Hugo met l'accent, où il devait le mettre dans l'attente d'auditeurs qui ne lui ménagèrent pas leurs applaudissements insista sur l'érudition exceptionnelle et sur la virtuosité enseignante du « très docte professeur » perdu pour son collège, fin 1959. Mais un scientifique reste toujours dans la ligne de la précision utilitariste et M. Gastaud ne se fit pas faute d'ajouter que les meilleurs élèves, aussi fidèles que reconnaissants, ne manqueraient pas d'aller « retrouver » le bon Maître dans les conférences de ville où l'intérêt des sujets et l'agrément des exposés connaissent si facilement les plus complets succès.

Sans vouloir entrer dans le détail de l'œuvre du Conférencier — si aimé dans tous les milieux — M. Jallois tint à redire qu'au Collège même, une causerie consacrée à « La Culture sur la langue et la littérature françaises » avait obtenu de vifs compliments d'un Inspecteur d'Académie spécialement compétent en la matière.

Elle était sûre de mourir jeune — et lorsqu'on lui demandait : — A quoi rêvez-vous ? — Elle répondait : — Je me regrette... La formule ne me déplaît pas ! Mais, vraiment, me regrette-t-elle... moi aussi ! Et cela pour plusieurs raisons : — d'abord, parce que je ne vais plus exercer dans ce collège un métier que j'aimais bien ; — ensuite parce que je ne viendrai plus retrouver — presque quotidiennement — des personnes « de bonne compagnie » et faire dans le bureau de notre Ami, le surveillant général Campana, de petites balles bien agréables ; — Enfin, parce que je ne participerai pas à des travaux d'exhaustivité que j'ai toujours souhaités et dont je pressens qu'ils vont être désormais rapidement conduits pour la réalisation d'une Grande Ecole.

Messieurs Brillaut et Théron, Personne ne s'offensera de m'entendre souligner, spécialement, la part que vous avez prise à l'organisation de cette soirée.

Allocution du Principal

Les « scientifiques », nul ne l'ignore, ont une tendance à la brièveté forte et cela ne fait pas le moindre tort — au contraire — à leurs « aptitudes classificatrices, explicatives, organisatrices... »

Discours de M. le Doyen JALLOIS

Il appartenait au Doyen, Professeur de Lettres, lui aussi, de rappeler, non sans pitié, les années hugolennes d'un confère à qui l'a toujours uni une très vive estime professionnelle et dont « il admire la souplesse et la clarté d'esprit ».

Discours de M. MENNE

Monsieur le Principal, mon cher Doyen, Mesdames et Mesdemoiselles, Mes Chers Amis,

Avant de vous dire obligatoirement quelques mots sur ma carrière et sur les souvenirs que j'en vais emporter je dois plusieurs remerciements : En premier lieu, à M. le Principal.

Messieurs Brillaut et Théron, Vous faites de même à Victor-Hugo. Mais vous, l'homme des Palmarsis ! — dites-nous pourquoi le vous n'avez jamais mentionné le prix donné d'office au plus charismatique des Professeurs ? (Applaudissements unanimes.)

M. J. LAFFITTE-HOUSSAT

Par décret paru à l'« Officiel », M. Jacques Laffitte-Houssat, Inspecteur de l'Académie à Aix, en résidence à Marseille, a été nommé Inspecteur général de l'Instruction publique (Premier degré), à compter du 1^{er} janvier 1960.

Après avoir évoqué le brillant élève de Léon Ancel très aimé du grand Félix Pécaut — l'étudiant favori de Charles Le Verrier à Chaptal — et le lauréat de la Faculté de Lille, M. Jallois devait indiquer différentes choses bien significatives : un refus de réforme — avec tous les risques courus — en 1914-1918 ; une mission de confiance au Ministère Clémenceau ;

Je suis, vous le comprendrez, dans une situation assez difficile ? En écoutant mon semblant — et si jeune collègue — M. Jobey, je me suis souvenu d'une cérémonie du Second Empire où un orateur avait si bien traité de toutes choses que son successeur, le tirant par les bosques de son habit, lui glissa ces mots : « Laissez-moi au moins le Prince Impérial ». Hélas ! je crains bien que l'on ne m'ait rien laissé ? Alors, que voulez-vous, je vais répéter, — je m'en excuse — sous le signe presque funèbre que vous savez !

Il y a bien longtemps que Chamfort — souvent cité — a dit « qu'il n'y avait rien de plus difficile que de remercier ».

Mon Cher Monsieur Théron, On n'est pas parfait ! J'ai commis, naguère, un petit livre où j'ai parlé, sur un mode baudelaïrien, de « correspondances » mathématiques-professionnelles avec le triple symboles des hommes selon la droite — l'angle — ou le cercle ! Vous appartenez, assurément, à cette troisième série et s'il fallait vous appliquer une formule Pascalienne, ce ne pourrait être que pour signaler surtout le centre de votre rare affabilité en n'apercevant nulle part la circonférence limite du rayonnement de vos initiatives ?

M. J. Laffitte-Houssat, né le 9 mai 1892 à Arzac (Basses-Pyrénées) est une remarquable personnalité de l'Académie d'Aix-Marseille, où son dynamisme, ses grandes qualités d'édoucteur ont fait merveille.



M. Georges MENNE
Professeur honoraire de Littérature française
Membre de la Société d'Histoire de la 3^e République
Directeur d'Eldes et de Conférences philosophiques

La Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine à l'Extrême-Onction pour les mourants et les Administrations françaises ont, elles, les soirées d'adieux des Retraités... Le rapprochement n'est nullement artificiel car dans l'un et l'autre cas l'on s'en va congrûment « huilé » — et c'est fort bien ainsi si les départs doivent ressembler à un bon style « où rien ne doit écrier ».

Ceci se conçoit aisément — car le geste de Napoléon prenant la couronne dans les mains du Pontife pour se la poser sur la tête... ou bien si l'on fait des réserves, des corrections, des dénégations, l'on imite « ce galant homme qui se croyait obligé de prétendre « fausses », toutes ses perles ! » Mais, alors, on tombe dans une sorte de pudeur... inopudique... ressortissant à cette coquetterie qu'on a appelée : « l'art des refus provisoires et des fuites qui attirent... » (Rires.)

Après avoir dit aussi mon émotion devant ceux qui sont revenus ce soir au collège, à cause de nous, et qui savent parfaitement toutes les profondes raisons de nos affinités, je voudrais vous réunir — toutes et tous — et vous dire quatre fois merci du fond du cœur.

Titulaire de la licence et du diplôme d'études supérieures en Philosophie, licencié et diplômé d'études supérieures de Lettres classiques, agrégé de Grammaire, M. Laffitte-Houssat est officier de l'Ordre des Palmes académiques, médaille d'or de l'Éducation physique et chevalier de la Légion d'honneur.

« Les départs »... on les ne peut commenter de bien des façons ?

Quand on demandait à Fontenelle vieillissant ? Comment cela va-t-il ? Il répondait : — Cela ne va pas : cela s'en va.

Quoi qu'il en soit, M. le Principal Gastaud, vous pouvez croire que je vous resterais obligé des choses que vous avez dites et de la façon dont vous les avez dites ? A vrai dire, ma gratitude « date » un peu, car enfin — on l'a rappelé — il y a eu entre nous, naguère, une rencontre rarissime ? Comment ne nous souviendrions-nous pas tous deux de cette journée où, suivant l'expression de Victor-Hugo, je n'étais plus qu'« à demi vivant » suivez déjà dans la Presse « nécrologique », tandis que vous-même, des comme votre prédécesseur M. Eldin qui vous accompagnait — étiez « mort à demi » !

En premier lieu, pour la discrétion avec laquelle vous m'avez spontanément accueilli, lorsqu'après d'assez violentes averses, je vins « sécher mes plumes » au club et gai soleil de votre belle Provence, vous n'avez pas voulu que « l'exilé de l'intérieur » que j'étais alors ressemblât à l'exilé de Lamennais qui partait se trouvant seul ! Selon le mot de Pétrarque — qu'on peut citer ici — je puis même vous rendre ce double témoignage que sans jamais interrompre ma solitude vous l'avez embellie. Ce fut une gaipure ! Merci donc pour cet esprit si « hospitalier ».

M. Laffitte est l'auteur de nombreux travaux : « La réforme de l'orthographe » ; « Troubadours et cour d'amour » ; « Grammaire et analyse », etc., etc.

Il répondait : — Comment vous portez-vous ? Il répondait de sa voix cavernueuse : — Je me porte en terre...

Vous pensez bien que désireux d'être « sage avec sobriété » je

En second lieu, je vous ai toujours trouvés très participants à mes totes ou à mes préoccupations familiales et certains d'entre vous des formes diverses, ont su se joindre mes souhaits et mes efforts pour de très chers enfants.

En troisième lieu — puis n'il faut tout dire quand on veut être « vrai » — le vous restera obligé des souvenirs si, appartenant concrètement que j'emporterai tout à l'heure dans mon petit bureau... Il y a l'Incomparable étude du xviii^e siècle de mon compatriote

et Maître : le nordiste Paul Hazard, et il y a encore ce « classer » qui devra m'empêcher de jouer au retraité, déclassé, déserteur des Archives, et ce me sera de m'inviter à mettre de l'ordre dans mes papiers et mes travaux pour ne pas « cesser de vivre avant que d'être mort » — ce qui serait bien la pire chose !

Enfin, en quatrième lieu, je vous remercie pour « une raison de cour ». C'est toujours le plus important.

Vous êtes des universitaires épris de stricte observance formelle : vous savez que le verdict doit être rendu en présence de la Défense, et c'est pourquoi vous avez tenu à ce que Mme Menne fut présente ? Rien ne pouvait me combler davantage que d'avoir à mes côtés, en une pareille soirée, la femme d'intelligence, de courage et de dévouement qui, aux heures difficiles, fit l'effort de mes pires ennemis. Et puisque vous m'avez acquiescé à l'unanimité de faveur (grès) laissez-moi user de mon droit pour une dernière déclaration : il m'est infiniment bon d'associer mon avocate et mon juré dans un même sentiment qui, si je voulais l'exprimer, se traduirait autrement qu'avec des mots...

— Et pourtant, « les mots » sont bien nécessaires. Pendant quarante années — ou presque — j'ai enseigné à les choisir et à les placer... deux choses apparemment simples auxquelles Jules Le Maître ramenait tout le savoir-faire du Professeur de Lettres ! Professeur de français, je l'ai été, j'en conviens, et même à son honneur, j'ai surtout essayé d'être un professeur d'éducation d'esprit — à la limite de la précision — au sein des séminaires. Souvent, j'ai aimé les jeunes gens à prendre les mesures des grands génies des Lettres, comme il se doit avec goût, l'histoire et la philosophie.

— Au fond, c'est peut-être une anecdote — évidemment du XVIII^e — qui m'a montré ma véritable voie...

Le Comte de Provence reprochait à Louis XVI une faute de français et l'engagait « à mieux posséder sa langue ».

— Et vous, mon frère, réportit le Roi, tâtez de retener la vôtre !

Et voilà pourquoi, peut-être, j'ai tant lutté, toute ma vie, contre les « mots d'enflure » et les surprises « capiteuses des sophistes » : — lutté contre les bavardages inconsistants et les slogans invérifiés du Professeur de français. J'ai fait tout le possible pour demeurer de l'École de La Rochefoucauld : « pas de termes plus grands que les choses » ; « voyez-vous, il y a une assez bonne règle ! Ne pas être celui qui ne sait ce qu'il dit mais ne pas être davantage celui qui dit tout ce qu'il sait !... » Je persiste à penser que notre profession ne saurait consister « à mettre des vérités à la disposition de l'ennemi ! » ; « Les enfants mis ensemble sans maîtres ne s'éclairent pas ; ils jouent et perdent leur temps » ; « C'est sans doute pourquoi j'ai toujours « beaucoup contrôlé » sans jamais considérer les élèves comme des camarades d'hommes : ils sont « autres ».

— Bref, j'ai tenté de dispenser les esprits qui me furent confiés aux livres recherchés, à la liberté d'expression, aux arrêts librement consentis. Et, à cette heure où je me retourne sur mes heures de dix départements, on me comprendra, je pense, de repousser la définition d'un zoologiste de la pédagogie, lequel parlait seulement « de ruminants qui ne digèrent pas » : Je refuse également d'assimiler l'Université au grand personnage dont a parlé Victor Hugo (lui toujours) : « Le divin Mahomet enfourché par son âne » ; « Son âne d'ivoire et son âne d'ivoire » ; « Car le Sage lui-même a, suivant l'usage, son âne d'ivoire » ; « Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance ».

Non, non ! ce ne fut jamais aussi désolant !... J'envisagerais plutôt l'Université comme cette femme du théâtre de G. de Porto-Riche, elle qui disait : « Je ne suis pas jolie, jolie... mais j'ai des coisins ! » L'Université n'est pas parlée, parfaite, mais, elle aussi, « a des coisins ». Et je ne veux pas négliger les coisins d'ombre ou travailler, sans vaine réclame — ni d'ailleurs grandes récompenses — des femmes et des hommes de dignité, de grande conscience, de loyale intelligence, presque toutes et tous d'une remarquable exemplarité... En terminant ma carrière, au milieu de vous, avec vous, mon dernier maître, selon ma plus forte conviction, sera qu'il est possible de garder une foi totale dans l'Université, en consacrant bien les « Universitaires » ! (Applaudissements répétés. De très nombreux auditeurs félicitent leur collègue.)

De très belles robes avaient été offertes à Mmes Jéjé et Menne. Avant la séparation, le Professeur Menne, en termes empreints d'une grande délicatesse, devrait remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial, et réservé au personnel tout entier par ses soins empreints et avérés.

II. - A la Salle Noailles

A la diligence des organisateurs, il y avait salle pleine pour l'entrée, à 10 heures 45, de Mme et M. G. Menne. D'abord le Comité d'Honneur, en entier. Le secrétaire général Bernardini et le trésorier : A. Ciccoli ; MM. Vincent-Delpuech (Sénateur) ; Ch. Colonna d'Anfrani (Député) ; le Préfet H. Angeli ; le Lieutenant Colonel Danjume (Président L.M. et O.M.) ; l'Ingénieur Debaisieux (Président des Gas du Nord) ; le Docteur Lombard (des Savoysards) ;

Professeur Ed. Jallois (Doyen du Collège Victor-Hugo) ; Prof. Ag. Lebrton (Lycée Périer) ; MM. Ch. Fabre et B. Maunier (animateur du Tribunal de Commerce du Vieux-Port) ; G. Bonnard (Directeur Tribune « Libres-Propos ») ; André Delpuech (Directeur du social) ; Dr Rouquié ; Stry (Agent de change) ; Gasteau (Marseille-Antique).

De nombreuses personnalités étaient excusées — ou arrivent, en des termes qui sont souvent bien aimés reproduire.

MM. les anciens Ministres : L. Martinand-Deplat et P. Cot ; M. l'Inspecteur général Chazel.

MM. A. Mimy (Président de l'Association des Publicistes parlementaires et collaborateurs de Ministres) ; M. Pfister (Secrétaire perpétuel de l'Académie Florimontane) ; le biographe de Jules Ferry, F. Gattier ; Blache (Directeur et Laïtte (Inspecteur Académie) ; Connexion (Directeur E.N.N.A.) de Paris ; M. le Proviseur Berthe et le Directeur des Et. Détaïn (Lycée Périer) ; Gastaud, Principal du Collège Victor-Hugo ; le Professeur de Lettres, M. P. Chandebois (Professeur) ; M. Laffont (Président Associations des Provinces Françaises) ;

M. Lignier (Maire de Desvres) ; Docteur Colignon (des Régionalistes Boulonnais) ; Docteurs Ceccaldi et H. Moreau (ex-Conseiller municipal) ; Docteur Hanotte et Mme (Lille) ; M. l'Éditeur Tacussal ; Mlle S. Laurens.

MM. Vallée, Bisiaux, Rieux (de la Librairie Flammarion) ; F. Hay-Blanc (Avoué) ; MM. G. Polycarpe (Lyon) et H. Polycarpe (Anney) ; M. et Mme Linard (Genève B.I.T.).

MM. Hourcq (Inspecteur) et G. Lallaux (Receveur) des P. T. T. ; Docteur Menne ; M. Prantz Menne (Ardeche) ; M. Jacques Menne (Boulogne) ; MM. les Lieutenants Joany et Commandant Renoir ; M. Alexandre Vasseur (A.E.N. Arras) ; Mme la Comtesse A. de Hainault ;

M. Mme, Mlle Meyer ; M. d'Ormesson ; M. Lallaux (Versailles) ; M. et Mme Silvestre ; Mme Racot ; M. et Mme Fernau (Sanary) ; M. et Mme Chant (Paris) ; Mme Boret et Mme Paul ; M. B. Parent (Dir. Ecole, Pyrénées Orientales) ; M. le Professeur honoraire J.-G. Brossat et Mme (Basses-Pyrénées) ; M. P. Olive (Professeur Agric.) et Mme (Seine-Maritime) ; M. Audé (Anney) ; Mlle Lussay, Professeur.

En nous excusant de beaucoup d'omissions — inévitables — nous avons reconnu dans la salle de sombres notabilités locales :

Mme Angeli ; Mme Bécar ; Mlles Huberte et Danièle Menne ; M. le Président du Tribunal de Commerce Austin Causse ; le R. P. Olmy ; M. J. Mermet (Préfecture et Mme) ; M. l'Inspecteur de la Navigation Juteau et Mme ; M. Baudouin, Directeur du Service des Eaux ; M. et Mme Sasso ; M. et Mme de Saurès ; M. et Mme Eschaw-Comiti ; M. l'Ingénieur Gazav ; M. Jau (Cassis) ; Mme Raymond Blanc et M. Robert Blanc ; M. Herbert Menne ; M. et Mme Gazel ; M. Guelt ; Mme Chassa-gouzel ; M. J. Blanc ; M. R. Eyme et Mlle ; Mme Juvén ; M. Mme Vol ; M. Comte ; M. Picherey ; M. Gagnon (S.N.C.F.) ; M. Rolland ; M. Mme et Mlle J. Savelli ; M. Cruciani.

De nombreux représentants du « C. R. » étaient présents : Mmes Charrier et Olive, Mlle Lamberti.

M. le Député-suppléant Gourdan ; Mres Vence, Chavernac, Fructus.

MM. Gavaudan, Massonat, Tour-re, Lorenzi, Hilaire, Zimmermann, et Mme.

Et puis je demanderai à Mme Menne, si accueillante toujours, et véritable femme de cœur, d'acceptation de moi et que nous respectuons et amical hommage. (longs applaudissements).

Discours de M. CICCOLI

Président de séance

Mon Cher Professeur, Madame, Chers Amis,

Au seuil de cette manifestation dont je m'honore d'être l'Initiateur, je voudrais dire, tout de suite, que si nous perdons le professeur nous retrouvons, avec joie, le brillant conférencier. Et je vous remercie tous de l'avoir si gentiment compris en répondant spontanément à l'appel du « Comité des Amis de Georges Menne » pour fêter aujourd'hui son « honoraire » et la « retraite » que nous lui souhaitons longue, heureuse et réalisatrice, surtout pour nous, mon cher ami, dans cette sorte d'égotisme qui se promet d'en beaucoup profiter, quitte à vous nier le droit au repos. Je veux dire d'abord que de tous les endroits où nous avez marqué votre passage d'une bonne empreinte, nous ont venus des témoignages de forte auté et de sympathie profonde.

Des adhésions nous sont parvenues de vos amis de Boulogne et Lille, de Paris, des Pyrénées, des Savoies, de Corse et de Provence... Tous ont voulu apporter la preuve qu'ils avaient apprécié durablement votre fidélité et votre amitié. Très nombreux sont ceux qui nous ont manifesté des regrets et des excuses de ne pouvoir se joindre à nous ce matin.

De tous les témoignages que nous avons reçus, je ne veux en citer qu'un et ce sera celui de M. Mimy, Président de l'Association des Publicistes, Secrétaires parlementaires et collaborateurs de Ministres, qui fut le remarquable chef du Secrétariat particulier du Sous-Secrétaire d'Etat de la guerre sous Clemenceau :

« Je connais Georges Menne depuis 1914. Nous avons travaillé ensemble, vous savez, et j'ai eu de me d'un rare talent et d'une exceptionnelle intelligence, Léon Abram, bras droit de Clemenceau, dans le cabinet de la Victoire ».

Des excuses pour les absences déplorables — de même que des félicitations chaleureuses — nous sont venues multiples. Je ne vous irai, certes pas le courrier dont j'ai personnellement pris connaissance, quelquefois avec beaucoup d'émotion ; mais je peux vous apporter un précieux témoignage de l'ex-maire de la petite ville normande dont M. Menne est originaire et où il conserve sa chère famille. On pourrait difficilement mieux dire ce que nous ressentions tous :

« Voici cette lettre :
Desvres, le 30-12-59.
Monsieur le Secrétaire général,
J'ai bien reçu et j'en ai été très touché, votre invitation à la manifestation marsoillaise du 10 janvier 1960 en l'honneur de mon vœu ami ; Georges Menne.
La santé, l'âge, la distance, m'empêcheront d'être présent de fait, mais je serai de cœur avec vous tous.
Il y a quarante ans, Georges Menne débute au pays Boulonnais. Personne n'a oublié sa verve de journaliste, sa puissance de tribun, son charme de conférencier, sa fidélité doctrinale.
Il aurait pu (et il) prétendre à beaucoup de choses dans cette région où sa famille bénéficiait d'une réputation unique et où, personnellement, il passait pour le modèle des amis, si délicatement discret, si obstinément désintéressé.
Nous ne l'avons jamais pu remplacer ; vous avez, vous, ces deux chances de l'avoir attiré et de le conserver ; soyez-en doublement fêlé.
Je vous salue, le 10 janvier 1960, du lieu redoublé avec tous nos vœux de santé, tous nos souhaits de longue et féconde retraite.
Avec mes sentiments les plus distingués.
Adolphe LIGNIER,
Chevalier du Mérite Agricole »



M. Alfred MIMY
Directeur-Administrateur de la Chambre et Sénat, Revue d'Etudes et d'Informations Parlementaires et Diplomatiques
Président de l'Association des Publicistes, Secrétaires Parlementaires et Collaborateurs de Ministres

« Vous apprécierez, aussi bien que moi ses exceptionnelles qualités d'écrivain, d'orateur, de conférencier et son immense érudition.
« Mais ce qui me plaît encore davantage en lui et qui domine tout, ce sont ses qualités de cœur, sa constante fidélité et son dévouement à toutes les belles causes.
« Je ne puis hélas que lui rendre ce modeste hommage, mais je le fais de tout mon cœur ».

Je n'ai, mon cher ami, rien à ajouter à ce modeste hommage que tant d'autres ont étayé ; il serait fastidieux d'en donner lecture. Celui du Président Mimy les résume tous !

Dependant je me dois de faire connaître à tous nos amis une opinion des plus qualifiées, celle de

l'Inspecteur Général, qui après vous avoir entendu et admiré en classe vous a écrit la plus impressionnante chose qu'il n'ait été donné de lire dans notre vaste courrier :

« Pour moi, je n'oublierais pas « notre rencontre. C'est le privilège de mon métier de croiser « trop vite et trop rarement des « des hommes comme vous. Au « de la d'une méthode, c'est un « homme que j'ai découvert avec « sa personnalité ».

« Je comprends que vous attachiez personnellement à cette lettre d'un très grand Universitaire une haute importance.

« Il est beau, selon la conclusion de ce vrai Chef, « de pouvoir se « pencher sur son passé sans « amertume et de retrouver tant « de gerbes liées derrière soi ».

« Mon cher ami, j'ai voulu cette réunion dans « votre appartement personnel », dans votre salle de conférences Noailles, marquez assuré nous ne sommes pas ici pour vous rendre « les derniers devoirs » malgré deux entretiens préliminaires... Ce que nous voulons surtout, c'est inaugurer avec votre retraite « officielle », vos « libres activités » de demain dont la « desir et le plaisir » rappeler les antécédents qui motivent notre gratitude et notre attente.

« Non par hasard, mais sur votre demande, vous êtes devenu Marsoillais le 1^{er} octobre 1951, affecté d'abord au Collège Pierre Pugeat. En 1952, vous avez opté pour le Collège Victor-Hugo, par une sorte de prédestination pour l'auteur des « Misérables », car c'est, en effet, à Montreuil-sur-Mer, votre poste de départ, que se passe un épisode du célèbre roman.

« Dans le Rectorat de Lille vous fîtes le « jeune ami » du regretté Maître des Lettres, Georges Assoll, tragiquement disparu dans une période atrocement antisémite — Assoll qui fut titulaire, en Sorbonne, de la « chaire Victor Hugo » et vous êtes vous-mêmes, non le Pignone, un « Hugolâtre » comme naguère l'un de vos amis boulognais, Eugène Lasser, lui aussi lié au « clémencisme ».

« Professeur à Marseille et à Victor Hugo, où vous avez terminé votre carrière, vous n'avez jamais sollicité une mutation et quand elle vous fut offerte, de la plus flatteuse façon, vous avez refusé avec ce mot de fidélité : « J'y suis, j'y reste ».

« La fidélité est, d'ailleurs, une de vos caractéristiques.

« Régionaliste depuis 1920, époque à laquelle l'un de vos premiers comptes — rendus journalistiques — enthousiastes — Charles Brès, l'incomparable professeur — orateur du Collège de France, — qui renouva d'extraordinaire manière l'école, l'amour et la défense des Provinces Françaises, — vous êtes attaché passionnément, non seulement à votre Flandre originelle, à laquelle vous avez consacré, chez nous, une brillante conférence, mais à la Savoie de Mme Menne comme aussi à toutes les régions où vous avez laissé tant de souvenirs ; le Boulonnais et le Champagne, la Bretagne et les Ardennes, les Pyrénées Orientales et Allantais, sans oublier la Corse où vous comtez tant d'amis personnels ; la Corse qui, par vos traités, l'amour et la personne du « Comte Pozzo di Borgo », que vous avez évoquée dans une éblouissante conférence d'histoire diplomatique.

« Je n'oublie pas non plus la Provence où vous avez voulu terminer votre carrière, où vous aimez vivre et où vos quatre enfants, si affectionnés, restèrent, après vous, avec de grands souvenirs...

« Ces souvenirs graviteront autour de trois titres :

« — Une extrême simplicité de vie et la plus naturelle bonhomie ;

« — Une servabilité constante avec la plus large compréhension d'esprit ;

« — « Un travail acharné », comme a dit un de vos pairs, le professeur J.-G. Brossat, qui vous connaît bien et a pour votre personne et vos travaux la plus grande admiration...

« Au Collège V. Hugo de Marseille, vous fîtes l'objet, fin juin, d'une touchante et saine manifestation ; quelques-uns de vos collègues sont ici pour l'attester. A ce propos, le plus exacte l'absence de M. Gastaud, votre Principal, qui a bien voulu m'écrire qu'il était « navré » de ne pas être des nôtres, étant retenu à Nice.

« C'est le moment de me résumer ; ce que nous aimons, chez vous, ce sont, en l'ordre, votre exactitude, votre scrupuleuse science, exemple de tout pédantisme ; une extrême péne-



tration d'esprit qu'avaient décelée, il y a bien longtemps, — des élèves qui vous appelaient « le fakir », et cette sorte d'avidité intellectuelle qui vous fit tant étudier votre cher xviii^e siècle !...

Pour ma part, je vois le principal dans votre « indépendance ». Les vrais indépendants ont des goûts de frères ; ils comprennent tous les hommes, — sans parler des femmes !...

Enfin, cher ami, vous voilà tout de même à la retraite ? Ceci fait un peu sourire. Ceux qui vous connaissent savent bien qu'elle ne sera ni orgueilleuse, ni paresseuse mais plutôt « curieuse » et certainement fort active !...

Vous n'avez pas fini, pour votre plaisir, de chercher, de vérifier, de découvrir, de s'étonner, d'amuser et de faire réfléchir ! ? Tout sera bien ainsi, et pour vous — et pour moi !

Vous allez reprendre le cycle de vos conférences et de vos études, publier des articles et des brochures, — peut-être même des livres pour le régal de vos lecteurs.

Vous avez la double passion de ceux qui ne se lassent ni d'apprendre ni de faire comprendre ; vous êtes de « ces hommes de vérité » qui ont légitimement une profonde audace spirituelle.

Il ne me reste qu'à rendre hommage à votre charmante épouse, si perspicace et si dévouée à l'éducation des jeunes filles et à votre commun idéal.

Qu'il me soit permis, au passage, de déplorer l'absence inévitable de Frantz Menne, que nous aimons tous, qui suit les traces de ses aînés et à qui vont nos meilleures espérances.

Qu'il me soit, enfin, donné de remercier M. le sénateur V. Delpuech et le député Charles Colonna d'Anfrani avec vous tous qui vous êtes si affectueusement associés à notre initiative et à cette si belle fête.

Merci à toutes celles et à tous ceux « épris d'indépendance et de franchise », pour parler comme le grand dramaturge marseillais E. Rostand, qui ont voulu honorer l'un des meilleurs d'entre eux.

Merci à tous, merci au professeur Menne. Merci pour ce qu'il est pour son énergie, son esprit, et son cœur ! (Longs applaudissements.)

M. A. Ciccoli devait alors faire remettre à Mme Menne qui s'en montra infiniment touchée, de magnifiques fleurs, cependant qu'on applaudissait M. Menne recevait et des œuvres de Bergson, son philosophe préféré, et une très jolie lampe ; en somme selon le mot célèbre et — à tous égards — toujours plus de lumière...

Discours de M. René BÉCAR

Professeur au Lycée Périer (des Universitaires Nordistes)

Mon cher Collègue, ou plutôt mon cher Georges,

Ce n'est pas spécialement au Collège que je veux m'adresser mais au vieil ami, d'il y a plus de 25 ans !

Il y a quelques jours, l'un de vos condisciples Pas de Calaisiens de 1910 (il y a cinquante ans !) écrivait à notre Secrétaire général « qu'il était heureux de te voir terminer ta carrière en beauté... » et de te sentir entouré de tant de « sympathies, de tant d'amitié ! »

De mon côté, en tant que vieux compagnon universitaire nordiste, de plus d'un quart de siècle, je voudrais dire à nos amis communs de Marseille, pour quelles raisons ceux qui, comme moi,

le connaissons bien, sont heureux de partager ta joie d'aujourd'hui. Cette joie, tu l'as bien méritée — à tous égards — mais surtout par « ton courage ».

D'abord, « le courage physique », en payant de la personne, partout et toujours, malgré les fatigues, l'âge, ou les épreuves ; — et c'est malicieusement certes, mais avec juste raison, qu'un orateur pénétrant, lors de tes adieux au Collège Victor Fago, évoquait cette origine Flamingo-Espagnole, que la nôtre, et qui t'a donné le privilège de réunir la vigueur et l'ardeur, sans trêve, ni repos apparent.

Dans le petit livre de 1930 où tu as si affectueusement parlé des Tiens, tu dis que ta regrettable mère « se reposait d'un travail par un autre » ? Je crois bien qu'en ce sens, tu as été, toute ta vie, un exemple, comme je n'ai pu l'être, et que tu n'es évidemment pas à la portée de tout le monde !

Du Collège Turgot, de Roubaix, où nous avons débuté ensemble en 1932, j'ai conservé, certain photo, que tu vas voir et qui va te rappeler, il me faut, en ce temps là, chamoiller quelque peu, car tes grands amis de Paris réclamaient presque toutes les libertés et il me fallait, en conséquence, changer mon propre emploi du temps, ce que je fis d'ailleurs, bien facilement. A Turgot il y avait alors une cinquantaine de professeurs, tous rudes travailleurs, mais il n'y en avait cependant qu'un pour professer le jour, « conférer » (si je puis dire) le soir et travailler la nuit !. Et si j'en juge par ce qu'une telle méthode peut donner, après environ trente ans de pratique, je crois qu'on pourrait la recommander aux jeunes, d'ici présent.

Mais auraient-ils ton « courage d'esprit » ? Je ne parle pas seulement du courage qui, en dépit de tant de besoins excellentement faites, te laisse le sourire, de ce courage qui a fait de toi un érudite indiscutable en Langue et Littérature Françaises, en Philosophie morale et politique, en Histoire Sociale et Diplomatique... Je dois surtout parler de cette vaillance intellectuelle qui t'a constamment mis à la pointe de tant de combats et t'a soutenu dans les domaines les plus divers, de faire triompher « la vérité ». Je pense à tous tes articles, à tes conférences, à tant de séances contradictoires où il ne faisait pas bon de se heurter à la remarquable information, servie par une très rare mémoire ; mémoire que j'admire encore lundi dernier, alors que nous déboulions tous les deux, dans les rues de Marseille, vers une heure du matin, à l'issue de la première conférence de Retraité aux « Livres Propos ».

Conférence au cours de laquelle, une fois de plus, tu dévoilais cette subtile dialectique, cette « éloquence polymorphe », qui ont fait ta réputation dans plus de 42 régions... et dans bien des Congrès que je ne saurais mentionner.

Je dois dire, cependant, que les cartes, les lettres, les souscriptions venues des quatre coins de France soulignent, comme l'a si bien dit le Secrétaire général, un souvenir demeuré partout « inouïable » !

Et nous savons pourquoi ! C'est à cause de ce « courage moral », qui s'est toujours passé du profil et des honneurs, qui n'a jamais rien mis au-dessus de la rectitude, du dévouement ; et mettons plutôt : de l'abnégation, et cela au service de qui ? de quoi ? au service de la famille, des amis, des idées !

Dans le petit livre auquel je faisais allusion tout à l'heure, tu as célébré, comme tu sais le faire par parole et par écrit, quand les choses te tiennent à cœur, les qualités spécifiquement « nordistes », par exemple la bonhomie, la sociabilité, la franchise, et surtout... l'indépendance flamande.

Je n'en t'en ferai aucun compliment, car il est facile et agréable de parler, en bien, de ce qu'on aime par dessus-tout. Mais je t'en remercie pour nos compatriotes que nous avons laissés, la haut, dans les brumes de Flandre et de Picardie.

Et maintenant, je pense qu'on doit attendre certaines anecdotes piquantes, quand il s'agit d'un homme tel que toi ?

Soit ! Mais je voudrais, d'abord te le suivre rapidement, en chroniqueur, le long du chemin qui t'a amené au Professorat à Marseille. C'est ainsi que je voudrais évoquer le jeune élève de 1909 à Calais, élève d'un professeur Alexandre Lebrète (beau-frère de Daniel-Vincent, qui fut Ministre de l'Éducation Nationale) aimait dire partout qu'il avait rencontré : « un phénomène, un prodige... » Puis fut l'étudiant de la Faculté de Lille, lauréat du Prix G. Lefèvre ; étudiant fêru de Bibliographie et de Recherches spécialisées. Cet étudiant « le plus à part » épousa, en 1933, l'étudiante « la plus remarquable » ; cet étudiant fut reçu seul au Certificat de Littérature, sous seul homme en Philologie et félicité à l'oral du Professorat par Pierre-Félix Pézéat (un personnel « et tu sais, qui devint, très vite, l'ami de notre Doyen René Hubert).

Rappellerai-je que ce Maître de Littérature, si autonome, qu'était Henri Potez, le gardait, aux jours libres des heures d'attente dans sa petite maison, qu'Alexandre de Saint-Léger, l'Historien de la Flandre, le voulait choisir pour « successeur » ?

Seulement, cette année là, tes regards détournèrent ton esprit et c'est ainsi que tu préférâtes le mariage... Ta vie ultérieure a prouvé d'incontestable façon, que tu étais, réellement, l'extra-lucide... qui a souvent fait enrager les myopes de tous genres !

Rappellerai-je qu'un jour, tu fis venir à la Tribune Lilloise (où l'on voyait souvent M^{rs} Ph. Kah, que tu as pu recevoir à Marseille depuis, avec une splendide improvisation), tu fis venir, dis-je, ton ex-patron Abrami, membre de l'Académie Diplomatique Internationale, ami personnel de Venizelos, pour une Conférence sur « les dettes américaines ». Ce fut un succès pour lui, certes, mais tu avais présenté l'orateur et les deux sur sa conférence avec tant d'éclat que la légende rapporte (est-ce bien une légende ?) qu'à la sortie Abrami entendit une personnalité Lilloise dire :

« Parlant comme il parle, pour « quoi diable Menne l'ail venir « des Conférenciers du dehors ? »

Je me souviens, aussi, qu'à Turgot on t'avait demandé de faire une conférence sur A. Briand. Mais comme la salle était trop petite, il fallut diviser les auditeurs pour deux séances. Tu acceptas toujours avec le sourire, mais penché à te répéter, tu fis deux causeries totalement différentes à quelques minutes d'intervalle ! Ce fut la stupéfaction et le grand amusement des collègues ; je crois bien que c'est de ce jour que date l'admiration pour toi de notre ami Messonier, alors son directeur à Turgot et, depuis, Directeur de l'École Normale d'Apprentissage à Paris, personnalité très légitimement en vue dans l'Enseignement Technique, chose qui devait arriver et que tu avais prévue, ce qui est assez ton habitude. Je ne vous surprendrai pas, chers amis, en vous annonçant que M. Messonier a été l'un des premiers souscripteurs pour la fête de ce jour !

Cette causerie fut-elle l'origine d'une belle carrière de Conférencier ? Je l'ignore, mais nous ne pouvons que constater, qu'en ce sens, Menne a fait un bon chemin.

Je m'exécuse d'avoir été si bavard ; je vais donc m'arrêter, mais ce ne sera pas sans dire que nous espérons bien que ce chemin tu le suivras encore longtemps dans la retraite ?

Le Gouvernement l'a fait « Professeur Honoraire ». Mon ami Georges, tu as bien mérité ce titre, à toi maintenant, d'honorer ta retraite comme nous l'entendons, c'est-à-dire par un repos physique, certes bien gagné, mais aussi par un travail intellectuel intense, seul plaisir possible pour un retraité de ta trempe.

J'achève en joignant aux vœux que je forme pour ta santé, les compliments que j'adresse à celle qui est la chère compagne et notre amie à tous, et bien des souhaits pour l'avenir de vos chers enfants ! (Chaleureux applaudissements.)

(Photo « Le Provençal »)

Discours de M. Vincent DELPUECH

M. le Sénateur Delpuech avec cette cordialité spontanée et cette expression très nuancée qui caractérisent ses interventions toutes de bonhomie lucide et véridique devait, comme ami et comme sénateur, être longuement applaudi par l'auditoire dont il avait su admirablement exprimer les sentiments profonds.

En tant qu'ami, M. Delpuech rendit un très sincère hommage à « l'homme hors série », si cultivé et si simple, si dévoué et si dépourvu d'ambition, très personnel mais si fidèle, dont on doit souhaiter qu'il devienne — comme quiconque lui ressemble — un chargé de mission de plus en plus important, et ceci dans l'intérêt de tous.

Comme Sénateur, M. Delpuech évoqua l'enthousiasme provoqué naguère, en Arles, par une splendide improvisation d'un orateur qui fut une révélation et qu'on entend toujours avec plaisir et profit, non seulement parce qu'il est un historien de marque mais parce qu'il est un politique réaliste. Le Parti Radical, si spécifiquement français, qui a connu ces dernières années, bien des vicissitudes, déclare Vincent-Delpuech, aurait moins perdu et beaucoup gagné, en écoutant et en suivant des hommes comme Menne ; des républicains et des démocrates voulant la paix et l'union pour le plus grand bien du pays.

Le Sénateur devait clore sa très belle allocution en déclarant, en substance, qu'on a eu grandement raison de fêter à Marseille l'homme qu'on est si heureux d'y conserver, pour une soixantaine de traités dont on attend beaucoup.

Le succès du Sénateur fut des plus vifs et on l'applaudit lorsqu'il sut, en termes charmants, saluer en Mme Menne celle dont on ne louera jamais trop la distinction d'esprit et la délicate compréhension de bien des devoirs gracieusement acceptés.

Mesdames, Mes Chers Amis, Il pleuvait, paraît-il, dans le cœur du poète Paul Verlaine ? Une chose dont je suis absolument sûr, en tout cas, c'est qu'il ne fait certainement pas froid dans vos propres cœurs, si je m'en rapporte à tant de personnes amies, ici présentes, qui n'ont pas craint de quitter leur logis par un temps bien rigoureux... En vérité, il se trompait cet écrivain — contemporain — qui se laissait aller à dire — ou à peu près — dans un jour d'amertume : « Comme il n'y a pas de marchands d'amis... on ne trouve plus d'amis... ». Pour moi, j'aime mieux me souvenir du Maréchal Marnont, ce grand Maître de l'artillerie napoléonienne qui fit un jour cette remarque : que les plus adroits politiques de l'armée française étaient les Corses et les Provençaux... Et si ce souvenir — historique — me revient très normalement, c'est que je puis vous assurer que lorsqu'il s'agit de toucher au cœur un vieux sentimental, comme moi, eh bien ! vous vous y entendez !... (Rires et applaudissements.)

Je vous retrouve — tous — et devais vous remercier, car je vais m'adresser à tous ceux qui ont parlé en votre nom. On raconte que dans l'antiquité quelqu'un qui voulait donner l'idée d'un véritable orateur disait simplement : « Il a fini de parler — et on « l'écoute encore ».

Mes chers amis — je vous écoute par ce matin — je vous écouterai longtemps, peut-être jusqu'à mon dernier jour — et je regretterais d'avoir à l'interrompre la médisance que vous m'avez apportée et fournie, si ce ne m'était « un devoir » de répondre et de parler à mon tour.

Mon bien cher et vieil ami Bernardini, tout ce que je pourrais vous dire doit rester, forcément, très au-dessous de ce que j'éprouve à votre endroit depuis le jour où, me croyant abattu par les destins contraires, vous entriez chez moi — catastrophé. Je savais certes, qu'il y a « des choses qui ne s'écrivent qu'avec des larmes et qui ne se parlent qu'avec des sanglots », mais je n'ai vu — de mes propres yeux — heureusement ! — tel un texte vivant... que pour la première fois de ma vie je ne pouvais pas commenter, demeurer devant vous « sans force et sans pensée... »

Mes chers amis, il existe un roman de Villiers de l'Isle Adam, qui a un personnage à la rare faculté de pouvoir continuer ses mémoires... « outre-tombe » et il commence ainsi son ultime chapitre : « En arrivant de l'autre côté je m'aperçus que l'âme était immortelle, alors je me suis immiscé diatement en prière... »

Et bien ! puisqu'on peut... revenir... vous ne comprendrez de dire qu'on s'aperçoit, de l'autre côté, qu'on avait sur terre de vrais amis qu'il est bien doux de revoir ! Bernardini, en fait d'ami, je n'en connaisrai jamais de meilleur que vous-même !

Mon cher Monsieur Ciccoli, si ma chère femme et moi-même avons grande joie, aujourd'hui, c'est surtout à vous que nous le

Discours de M. le Député Ch. COLONNA

Comme le Sénateur Delpuech finissait son discours, Ch. Colonna entra très applaudi. Le Président Ciccoli lui donnant aussitôt la parole, M. Colonna déclara que depuis qu'il connaissait le Professeur Menne il n'avait jamais cessé d'apprécier sa droiture et son urbanité, l'extrême intérêt qu'il porte à toutes les questions — non seulement pédagogiques — mais régionales et nationales.

Nous sommes loin, dit M. Colonna, du professorat outrancièrement spécialisé et comme attiré, quand nous avons affaire aux maîtres de cette génération, fêrus de Lettres, certes, mais aussi d'Histoire et de Philosophie, sur qui peuvent compter absolument ceux qui désirent pour la relève montante un climat fait de clarté et d'énergie, de largeur d'esprit et de rayonnement humain.

On connaît le verbe agréable et entraînant de Charles Colonna d'Anfrani qui devait, une fois de plus, déclencher les applaudissements d'un auditoire spécialement satisfait d'avoir entendu un homme ne séparant pas l'homme

privé de haute tenue du professeur-publiciste de grande lignée.

Bu terminant, M^r Colonna devait dire, à son tour, tout l'agrément des Amis du Professeur lorsqu'il est accompagné de Mme Menne et de ses jeunes filles dans des réunions où elles sont toujours très fêtées.

Ch. COLONNA-D'ANFRANI
Conseiller Général de Marseille
Député des Bouches-du-Rhône
Membre du Sénat
de la Communauté

(Cliché « Le Méridional de Marseille »)

Réponse de M. Georges MENNE

Mesdames, Mes Chers Amis,

Il pleuvait, paraît-il, dans le cœur du poète Paul Verlaine ? Une chose dont je suis absolument sûr, en tout cas, c'est qu'il ne fait certainement pas froid dans vos propres cœurs, si je m'en rapporte à tant de personnes amies, ici présentes, qui n'ont pas craint de quitter leur logis par un temps bien rigoureux... En vérité, il se trompait cet écrivain — contemporain — qui se laissait aller à dire — ou à peu près — dans un jour d'amertume : « Comme il n'y a pas de marchands d'amis... on ne trouve plus d'amis... ». Pour moi, j'aime mieux me souvenir du Maréchal Marnont, ce grand Maître de l'artillerie napoléonienne qui fit un jour cette remarque : que les plus adroits politiques de l'armée française étaient les Corses et les Provençaux... Et si ce souvenir — historique — me revient très normalement, c'est que je puis vous assurer que lorsqu'il s'agit de toucher au cœur un vieux sentimental, comme moi, eh bien ! vous vous y entendez !... (Rires et applaudissements.)

Je vous retrouve — tous — et devais vous remercier, car je vais m'adresser à tous ceux qui ont parlé en votre nom. On raconte que dans l'antiquité quelqu'un qui voulait donner l'idée d'un véritable orateur disait simplement : « Il a fini de parler — et on « l'écoute encore ».

Mes chers amis — je vous écoute par ce matin — je vous écouterai longtemps, peut-être jusqu'à mon dernier jour — et je regretterais d'avoir à l'interrompre la médisance que vous m'avez apportée et fournie, si ce ne m'était « un devoir » de répondre et de parler à mon tour.

Mon bien cher et vieil ami Bernardini, tout ce que je pourrais vous dire doit rester, forcément, très au-dessous de ce que j'éprouve à votre endroit depuis le jour où, me croyant abattu par les destins contraires, vous entriez chez moi — catastrophé. Je savais certes, qu'il y a « des choses qui ne s'écrivent qu'avec des larmes et qui ne se parlent qu'avec des sanglots », mais je n'ai vu — de mes propres yeux — heureusement ! — tel un texte vivant... que pour la première fois de ma vie je ne pouvais pas commenter, demeurer devant vous « sans force et sans pensée... »

Mes chers amis, il existe un roman de Villiers de l'Isle Adam, qui a un personnage à la rare faculté de pouvoir continuer ses mémoires... « outre-tombe » et il commence ainsi son ultime chapitre : « En arrivant de l'autre côté je m'aperçus que l'âme était immortelle, alors je me suis immiscé diatement en prière... »

Et bien ! puisqu'on peut... revenir... vous ne comprendrez de dire qu'on s'aperçoit, de l'autre côté, qu'on avait sur terre de vrais amis qu'il est bien doux de revoir ! Bernardini, en fait d'ami, je n'en connaisrai jamais de meilleur que vous-même !

Mon cher Monsieur Ciccoli, si ma chère femme et moi-même avons grande joie, aujourd'hui, c'est surtout à vous que nous le



Pendant l'allocution de M. Bécar, professeur de Lycée. De gauche à droite : MM. Bécar, Georges Menne, le Président A. Ciccoli et Mme G. Menne.

